

La couleur de l'indignation The Colour of Indignation

Marie-Ève Charron and Thérèse St-Gelais

Number 77, Winter 2013

Indignation

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/68362ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les éditions esse

ISSN

0831-859X (print)

1929-3577 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Charron, M.-È. & St-Gelais, T. (2013). La couleur de l'indignation / The Colour of Indignation. *esse arts + opinions*, (77), 4–13.

LA COULEUR DE L'INDIGNATION

THE COLOUR OF INDIGNATION



Jérémie Battaglia, La Ligne Rouge dans le métro de
Montréal, 16 mars 2012 | The red line in the Montreal
metro, March 16, 2012
photo : © Jérémie Battaglia

MARIE-ÈVE CHARRON
THÉRÈSE ST-GELAIS

Dans le monde où nous vivons, il est crucial de combiner la critique avec la créativité, la pensée avec l'affectivité et la passion, la théorie avec l'engagement social actif.

Rosi Braidotti

Le printemps au Québec a été marqué par l'effervescence d'une indignation partagée par des centaines de milliers d'étudiant.e.s¹ en grève, un geste collectif de résistance contre la hausse drastique des droits de scolarité². Notable par son ampleur historique³, le mouvement s'est manifesté par une pléthore d'actions de protestation dont la particularité indéniable fut l'originalité de leur signature visuelle. Dans un contexte de révolte citoyenne, ces tactiques ont encouragé des subjectivations politiques qui ont permis de redéfinir de manière inédite les usages de la démocratie dans la société québécoise.

La hausse des frais de scolarité fait partie d'un ensemble de mesures et de politiques qui s'inscrivent dans une logique néolibérale dont la mise en œuvre – au Québec et ailleurs aussi en Occident – contribue à « dédémocratiser », pour reprendre l'expression de Wendy Brown, le partage des pouvoirs. « Le [...] néolibéralisme comme *rationalité politique*, explique-t-elle, a lancé un assaut frontal contre les fondements de la démocratie libérale, détournant ses principes – constitutionnalité, égalité devant la loi, libertés politiques et civiles, autonomie politique, universalisme – vers les critères du marché, les ratios coûts/bénéfices, l'efficacité, la rentabilité. [C]'est ainsi que l'État cesse d'être l'incarnation de la souveraineté du peuple pour devenir un système où se traitent des affaires⁴. » Que la hausse soit le symptôme d'une situation globale où la marchandisation de l'éducation passe par la privatisation croissante de son financement n'a pas échappé aux contestataires, qui en ont également fait la critique en élevant leur parole et leurs actions contre le gouvernement en place — qui n'a, lui, que raffermi sa surdité. S'initiant à la démocratie directe vécue en assemblée, les étudiant.e.s ont d'abord courageusement choisi de faire la grève, dite illimitée. La rue s'est ensuite révélée le lieu où ils et elles ont fait valoir leur mécontentement, rejoint.e.s par des milliers d'autres personnes solidaires de leur cause. L'adoption de la loi 12, le 18 mai, a quant à elle déclenché l'indignation d'un éventail encore plus large de membres de la société⁵, soudain conscients des menaces faites à la démocratie et des limites de son exercice. Rétroactivement, les occupations, les manifestations et les diverses actions qui ont rythmé le printemps québécois sont apparues comme les gardiennes enthousiastes d'une démocratie fondée cette fois sur la participation.

Comme le résume dans une perspective foucauldienne la philosophe Fabienne Brugère, la démocratie « est toujours à faire, portée par les usages qui la font se réaliser. Participer revient à user de la démocratie⁶ ». L'usage, poursuit-elle, « [...] suppose des subjectivations, des détournements et des styles de vie, car [il] tient dans des individus qui se saisissent de prescriptions, les transforment et se transforment⁷ ».

1. NDLR: La graphie composite qui consiste à séparer d'un point les éléments du suffixe qui marquent le féminin et le pluriel en même temps que le masculin est un choix des auteurs auquel elle s'est pliée dans le contexte extraordinaire de la grève étudiante. La rédaction tient à préciser que ce cas demeurera unique.

2. Une hausse de 75 % étalée sur 5 ans.

3. Au plus fort du mouvement, entre 300 000 et 310 000 étudiant.e.s étaient en grève.

4. Wendy Brown, « nous sommes tous démocrates à présent », *Démocratie. Dans quel état ?*, Montréal, Écosociété, 2009, p. 44.

5. Voir notamment le *Manifeste des professeur.e.s pour la protection de la démocratie et du droit de protestation étudiants* [sic], www.bloquonslahausse.com/2012/08/manifeste-des-professeur-e-s-pour-la-protection-de-la-democratie-et-du-droit-de-protestation-etudiants/.

6. Fabienne Brugère, *Faut-il se révolter ?*, coll. Le temps d'une question, Paris, Bayard, 2012, p. 92.

7. Ibid., p. 94.

In today's world, it is crucial to combine critique with creativity, thought with emotion and passion, theory with active social engagement (Own translation).

Rosi Braidotti

This past spring, Quebec witnessed a surge of indignation shared by hundreds of thousands of striking students,¹ a collective act of resistance against a drastic hike in tuition fees.² Drawing record-breaking numbers,³ the movement generated countless acts of protest that had a unique visual quality. In a context of citizen revolt, these tactics encouraged political subjectifications that helped to redefine in a wholly new way the practices of democracy in Quebec society.

The tuition hikes are part of a series of neoliberal measures and policies which, when implemented in Quebec and elsewhere in the West, serve to “de-democratize” (to borrow Wendy Brown’s term) the sharing of power: “[N]eoliberalism as a *political rationality* has launched a frontal assault on the fundamentals of liberal democracy, displacing its basic principles of constitutionalism, legal equality, political and civil liberty, political autonomy, and universal inclusion with market criteria of cost/benefit ratios, efficiency, profitability, and efficacy... the state is forthrightly reconfigured from an embodiment of popular rule to an operation of business management.”⁴ The protesters were well aware that the tuition increase was symptomatic of a global context in which the growing privatization of funding is leading to the commodification of education. This was also the subject of their critique as they raised their voices against the government then in power, which simply turned a deaf ear. Discovering direct democracy through assembly, the students first courageously voted to declare an unlimited strike. The streets became the forum in which they expressed their discontent, joined by thousands of others who supported their cause. The passing of Law 12 (Bill 78) on May 18 sparked the indignation of an even wider breadth of society;⁵ people suddenly became aware of the threat to democracy and the limits being placed on the exercising of democratic rights. In retrospect, the occupations, protests, and various actions staged in Quebec last spring can be seen as enthusiastic efforts to safeguard a democracy founded in this instance on participation.

As philosopher Fabienne Brugère states from a Foucauldian perspective, democracy “is always in the making, carried by the practices that give it form. To participate is to practise democracy.”⁶ The practice of democracy “implies subjectifications, *détournements*, and lifestyles because it is materialized through individuals who take hold of directives and transform them as they transform themselves.”⁷ In appropriating the rules that govern them, users make audible their dissent, and through acts of refusal and disobedience affirm “minority counter practices”⁸ that defy authority—in this instance, the neoliberal regime and its “management” of the common good, including education. Participation gives rise to countervailing views that are an integral part of democracy, but that the government of Jean Charest roundly dismissed—paradoxically, in the name of democracy.⁹ This context therefore highlighted the crucial role

1. In the original French version of this article, the authors use a unique written form that includes both the masculine and feminine genders.

2. A 75 % increase over five years

3. At the height of the movement, between 300,000 and 310,000 students were on strike.

4. Wendy Brown, “We Are All Democrats Now...” *Democracy in What State?* (New York: Columbia University Press, 2011), 47.

5. See the *Manifeste des professeur.e.s pour la protection de la démocratie et du droit de protestation des étudiants-es*.

6. Fabienne Brugère, *Faut-il se révolter ?*, Le temps d'une question (Coll.) (Paris: Bayard, 2012), 92 (Own translation).

7. Ibid., 94.

8. Ibid., 96.

9. A scorn examined by Jacques Rancière in *La haine de la démocratie* (Paris: La Fabrique, 2005).

En se saisissant ainsi des règles qui les gouvernent, les usagers et les usagères rendent audibles des voix dissidentes et, sous la forme du refus et de la désobéissance, font valoir des « contre-usages minoritaires⁸ » qui défient l'autorité, en l'occurrence le régime néolibéral et sa « gestion » du bien commun, y compris l'éducation. La participation actualise donc une dissension qui est constitutive de la démocratie, mais que le gouvernement de Jean Charest a méprisée au nom, paradoxalement, de la démocratie⁹. Ce contexte fait donc apparaître le rôle crucial joué par les actes de protestation, qui ont la double fonction de raviver la démocratie et d'intensifier la créativité. La protestation alimente un entre-deux, qui ébranle et déplace les normes.

Dès lors, pour nous, l'indignation ne constitue que l'étape de la prise de conscience, le germe d'action des protestations qui, elles, sont vraiment significatives. L'indignation impose l'action, idéalement l'action libératrice.

ÉCONOMIES URBAINES

Des milliers de kilomètres ont été foulés par les manifestant.e.s qui ont pris d'assaut les rues, obstinément, entre autres lors de dizaines de marches nocturnes. Ces marches incarnaient l'avancée du mouvement social, une avancée déterminée, endurente et enfiévrée martelée par des pas qui se voulaient rythmés par la colère ou la joie. « On avance, on avance, on r'cule pas », entendait-on d'ailleurs souvent. La rue devenait un espace à fouler sans autre raison que celle de marcher ensemble lors de sorties improvisées, dans des déplacements qu'on peut rapprocher de la dérive situationniste, si on fait exception du nombre de participant.e.s. Produits de choix volontaires ou de contraintes récurrentes, les trajets révélaient les particularités du tissu urbain ou encore, la présence itérée de la police, à cheval, à vélo ou à pied, en formation antiémeute, en train d'exercer contrôle et répression. De la rue Berri les contestataires ont maintes fois apprécié la pente, qui offrait à la vue l'ampleur de leur mobilisation. De manière aussi insistante, ils et elles ont été refoulé.e.s par la police qui les empêchait d'emprunter la rue Sainte-Catherine, ce qui aurait dû les mener jusqu'au sacro-saint Quartier des spectacles, symbole à pourfendre de la marchandisation.

De fois en fois donc, le cortège a emprunté des trajets qui le faisaient repasser aux mêmes endroits, des sites de pouvoir qu'il fallait manifestement perturber. D'autres itinéraires, atypiques, conjuguèrent au désir de visibilité accrue une appropriation inédite de la ville. Les marches entreprises par le Rabbit Crew sont des exemples de ce phénomène. Le collectif à géométrie variable s'ingéniait à déjouer la surveillance policière en trottinant allègrement et en repensant le trajet une fois arrivé aux intersections, dont il voulait à chaque fois négocier pleinement le potentiel en activant une rudimentaire rose des vents. Nul.le ne craignait alors, avec lui, d'avancer et d'emprunter des voies routières, même celles qui bordent une autoroute¹⁰. Les automobilistes renfrognés ne pouvaient rien contre cette marche festive, jubilatoire et libératrice épousant les formes du jeu – le jeu, qui, comme le rappelle la philosophe Martha Nussman, « apprend aux gens à être capables de vivre avec les autres sans contrôle; il articule les expériences de vulnérabilité et de surprise à la curiosité et à l'émerveillement, plutôt qu'à une angoisse paralysante¹¹ ». En ce sens, malgré la gravité des revendications et la violence du mépris exprimé par le gouvernement à l'endroit des manifestant.e.s, un élan d'espoir a pu émerger.

8. Ibid., p. 96.

9. Un mépris étudié par Jacques Rancière dans *La haine de la démocratie*, Paris, La Fabrique, 2005.

10. Dans le cadre de la Manifestation générale illimitée, qui s'est déroulée le 11 avril au centre-ville de Montréal pendant 12 heures, donnant lieu chaque heure à une nouvelle thématique.

11. Martha Nussman, *Les émotions démocratiques*, Paris, Climat, 2011, p. 128.

played by the protest actions, which both revived democracy and spurred creative output. The protest movement created a grey area in which norms were shifted and turned on their head.

Consequently, for us, indignation marks but the stage of realization, the catalyst for the truly significant protest actions that ensued. Indignation called for action—ideally liberating action.

URBAN ECONOMIES

Over the course of weeks of nightly marches, protestors covered thousands of kilometres, resolutely taking over streets and other spaces. These marches embodied the progress of the social movement—a determined, lasting and impassioned force coloured by anger and joy. “We’re moving forward, not back” was an oft-chanted slogan. The street became a space for people to gather and walk together during improvised protests that could have resembled Situationist *dérives* had it not been for the large number of participants. Chosen voluntarily or in response to recurring constraints, the routes revealed distinctive features of the urban fabric and the constant presence of the police as a force of control and repression—on horseback, bicycle or foot, and in anti-riot formation. On Berri Street, the protestors often marched up the hill to get a good view of their numbers. Just as insistently, they were pushed back by the police who stopped them from marching down Saint-Catherine Street towards the sacrosanct Quartier des spectacles, the ultimate symbol of commodification.

Sometimes the train of protestors followed routes that revisited the same landmarks—sites of power that were obvious targets. Other less typical itineraries were chosen to heighten the movement’s visibility and to appropriate the city in unexpected ways. The marches led by the Rabbit Crew were examples of this phenomenon. The shape-shifting collective found ingenious ways to avoid police surveillance by cheerfully scampering along and rethinking their route each time they reached an intersection, at which point they consulted a rudimentary compass. Nobody was afraid to advance with them on roadways, even those running alongside a highway.¹⁰ Disgruntled drivers could do nothing in face of this festive, jubilant, and liberating march with a strong playful element. As philosopher Martha Nussman has noted, play “teaches people to be capable of living with others without control: it connects the experiences of vulnerability and surprise to curiosity and wonder, rather than crippling anxiety.”¹¹ In this sense, despite the gravity of the claims and the violence with which the government expressed its disdain towards the protestors, a ray of hope nonetheless emerged.

In response to police repression, the protestors staged the “Grande masquerade”—four simultaneous protests identified as yellow, orange, green, and blue. By using the colours of Montreal’s metro lines, the protestors cleverly adapted the codes of commuter travel to their own purposes. The carnivalesque chaos that ensued—playful but at times hostile—was to some reminiscent of the charivari protest tradition used by the Patriots.¹² If the protestors had to provide their route in advance, as Bill 78 would later require, what better way to show transgression instead of submission than to create a metro-like map in the shape of a finger salute?

The protestors marked the city by transforming thoroughfares and urban spaces into sites of collective action and experimentation, and by reinventing ways of being and acting together. Often dressed in red, their combined bodies created a continuous line, symbolizing the extent of their movement and reinventing the traditional picket line. UQAM theatre students formed a “red line” along the platform at Jean-Talon metro station;

10. As part of the 12-hour “general unlimited strike” held on April 11 in downtown Montreal, with a new theme every hour.

11. Martha Nussman, *Not for Profit. Why Democracy Needs the Humanities* (Princeton: Princeton University Press, 2010), 101.

12. Gilles Laporte, “Le charivari comme arme politique,” *Le Devoir*, March 30, 2012, A10. Jean-François Nadeau, “Grogne populaire. Du charivari historique à la casserole politique,” *Le Devoir*, May 30, 2012, A1.



Collectif ArchiContre, Action des étudiants en architecture de l'Université de Montréal, mars 2012 | Protest action by architecture students from Université de Montréal, March 2012.
photo : Gabrielle Morin, © collectif ArchiContre



Clément de Gaulejac, *Attroupeement illégal de doigts*, 30 avril 2012 |
Illegal mass of fingers (Own translation), April 30, 2012.
 photo : Clément de Gaulejac

À la répression policière a aussi répliqué la Grande mascarade, qui se composait quant à elle de quatre manifestations simultanées, identifiées au moyen des couleurs jaune, orange, vert et bleu, selon un habile détournement de la codification des lignes de métro de la métropole que les manifestant.e.s déguisé.e.s ne voulaient plus désormais rattachée au sens pratique d'un déplacement, mais plutôt livrée à leur invention improvisée. Ce véritable imbroglie carnavalesque, ludique mais parfois hostile, reprenait selon certains la tradition protestataire du charivari, pratiquée notamment par les Patriotes¹². Puisqu'il fallait fournir d'avance son itinéraire, comme l'exigerait plus tard la loi 12, le faire en donnant au trajet sur une carte de Montréal la forme d'un doigt d'honneur s'avérait constitutif d'un imaginaire de la transgression et non d'une simple soumission.

En marquant la ville et ses espaces de manière à transformer les lieux de passage en action collective, les contestataires ont fait de ces espaces urbains des lieux publics d'expérimentation, ils ont reformulé les manières d'être et d'agir ensemble. Souvent de rouge vêtu.e.s, les révolté.e.s ont ainsi orchestré des lignes dans l'espace, faisant de chacun de leur corps un point du trait continu qui symbolise la portée de l'union et la réinvention des traditionnels piquets de grève. La Ligne rouge, composée des étudiant.e.s en théâtre de l'UQAM, occupait le quai du métro Jean-Talon; des Brigadiers contre la hausse ont quant à eux assuré le passage des piéton.ne.s à des intersections achalandées, tandis que les étudiant.e.s en architecture du collectif Archicontre déambulaient, la tête enfoncée dans une boîte rouge. À ces formations mobiles s'ajoutaient également des blocages, comme celui des étudiant.e.s de Légion D contre le passage de ministres indésirables.

Cet étoilement singulier de la cartographie urbaine fut égal en importance à la formation rhizomatique de groupes affinitaires, en marge

12. Gilles Laporte, « Le charivari comme arme politique », *Le Devoir*, 30 mars 2012, p. A10. Jean-François Nadeau, « Grogne populaire. Du charivari historique à la caserole politique », *Le Devoir*, 30 mai 2012, p. A1.



Clément de Gaulejac, *Le poivre c'est pour le steak*, 12 avril 2012 |
Pepper is for Steak (Own translation), April 12, 2012
 photo : Clément de Gaulejac

school crossing guards against the hike made sure pedestrians were able to cross at crowded intersections; and architecture students from the Archicontre collective marched with their heads hidden inside red boxes. In addition to these mobile formations, there were also blockade actions such as those carried out by the students of Légion D, who made it difficult for objectionable ministers to reach their destinations.

This multi-sited occupation of the urban landscape was just as important as the rhizome-like formation of groups of sympathizers on the sidelines, such as unions. An impressive number of smaller anti-hike groups were also formed, lending a popular, social aspect to the student movement. These included Profs against the hike, Parents against the hike, Retirees against the hike, Artists against the hike, Crayons against the hike, and related groups such as "Tête blanche carré rouge" (grey hair red square) "Mère solidaires et en colère" (angry mothers in solidarity) and neighbourhood groups like the Association populaire autonome de quartier. One of the most repeated slogans during this time was "La grève est étudiante, mais la lutte est populaire" (the student strike is the people's struggle).

The street became a school, teaching us about the theory and practice of politics. The street replaced courses in philosophy, political science, literature, visual arts. Even more, it became a place of synthesis, for all forms of expression, from street protest to neighbourhood party. The "Dance your strike" group added a rhythmic element to the marches; the "People's choir" could be heard in the streets and parks; Fermaille and the École de la montagne rouge used the red square and the colour red in a variety of graphically innovative ways. "Words and images" gave a voice to poets, writers, pamphleteers, and citizens. Works ranging from major literary classics (*The Red and the Black*) to the children's series *Martine* (*Martine est copine avec les Rabbit Crew*) were enlisted in the struggle. As were famous paintings such as that of Borduas—an anti-establishment artist known from his *Refus global* (Total Refusal) manifesto as a model of a necessary or even vital revolution—on which a painterly red square was affixed, signifying a parallel between the strike and the politics of an artist who refused illegitimate values and constraints.

des regroupements habituels, par exemple syndicaux. Une déclinaison impressionnante de « contre la hausse » (Profs contre la hausse, Parents contre la hausse, Retraités contre la hausse, Artistes contre la hausse, Crayons contre la hausse), de ses dérivés (Tête blanche carré rouge, Mères solidaires et en colère) et de regroupements de quartiers (Association populaire autonome de quartier) ont vu le jour et contribué à donner au mouvement étudiant sa dimension populaire et sociale. Il fallait d'ailleurs entendre le slogan martelé de cette révolte : « La grève est étudiante, mais la lutte est populaire. »

La rue s'est faite école et nous a appris à la fois *le* politique et ce sur quoi, concrètement, les élu.e.s fondent *la* politique. La rue s'est substituée aux cours de philosophie, de sciences politiques, de littérature, d'arts visuels. Mais encore, elle s'est fusionnée, toutes créations confondues, dans les parcours des manifestant.e.s ou les fêtes de quartier. « Danse ta grève » a ponctué les itinéraires des marches ; la « Chorale du peuple » s'est fait entendre dans les rues et les parcs ; Fermaille et l'École de la montagne rouge ont multiplié les occasions graphiques de reproduire le carré et d'user du rouge. « Mots et images » a donné la parole aux poètes, aux auteur.e.s, aux pamphlétaires, tous et toutes citoyen.ne.s. De grands classiques littéraires (*Le Rouge et le Noir*) ont combattu aux côtés des *Martine* (*Martine est copine avec les Rabbit Crew*) pour la même cause, de même que de célèbres tableaux, tel celui de Borduas – artiste contestataire que l'on reconnaît pour son *Refus global* comme le modèle d'une révolution nécessaire, voire vitale – auquel on a apposé un carré rouge *painterly*, signifiant une solidarisation avec la démarche politique d'un artiste qui refusait les valeurs et les contraintes illégitimes.

Le rouge, d'ailleurs, comme l'abstraction l'a été déjà, a semblé menaçant pour l'ordre et la raison. Dans le conflit étudiant dont il a été le symbole maudit par l'État, il s'est propagé comme le feu aux poudres : le rouge de l'École de la montagne, de la chienne de travail, de la Boîte, de la Ligne, du Fil, des pique-niques, du yoga, des carrés de l'arbre, etc. La feutrine rouge est devenue introuvable, les tissus rouges étaient réquisitionnés. Le carré rouge s'est incrusté jusque dans la peau lors de ce qui peut être perçu comme une performance collective, où les protagonistes se sont fait tatouer le symbole de la lutte étudiante et populaire.

D'autres encore, comme ceux et celles qui ont conçu le journal *Ceci n'est pas la matraque des profs contre la hausse*¹³, ont joué avec le pouvoir des mots (tel Magritte) pour affirmer leur refus de la violence dissimulée sous la chape de l'ordre. Ainsi poursuivent-ils les « Printemps érable », maNUfestation, manifestin, l'Oie spéciale, rêve général illimité, etc.

ÉCONOMIE DE MOYENS

L'espace urbain n'a donc pas été seulement pris d'assaut par une élite pensante qui vise les hautes sphères du savoir. L'espace domestique s'est invité dans la rue de la même manière que le savoir-faire domestique s'est convié dans les arènes du savoir-penser. La voix des casseroles, qui s'est faite assourdissante, en est l'exemple le plus perceptible. Plus discrètement, mais collectivement, garçons comme filles se sont mis à tricoter des carrés rouges prêts-à-porter ou à ceindre des arbres sur les parcours des manifestant.e.s, tels des marqueurs d'une solidarité entre tous et toutes. Jadis réservée aux filles, la gestion du quotidien – qu'il était convenu d'appeler « l'enseignement ménager » et dont le mérite se mesurait à l'aune de l'économie et de la créativité – a repris ses fonctions, cette fois-ci dans un contexte dénonciateur et critique de l'appauvrissement imposé par les effets du néolibéralisme. De l'économie du savoir que certain.e.s désirent fondée sur des valeurs marchandes, la mobilisation s'est dirigée vers une production d'objets ou de symboles contestataires qui traduisent une économie de moyens égale en efficacité à la détermination des militant.e.s. Un exemple parmi d'autres en est le retour de la presse artisanale portable et l'impression d'une feuille de chou (L'École de la Montagne Rouge et *Urbania*).

13. Ce journal a été conçu par un comité des Profs contre la hausse.

The colour red, much like abstraction in the past, seemed to threaten the forces of order and reason. The colour of the strike, much maligned by the State, spread like wildfire: the red of the École de la montagne, red work uniforms, the Boîte rouge media group, the “red line” of students at Jean-Talon metro station, the Fil rouge (red wire) committee, red-themed picnics and yoga sessions, and trees decorated with red square leaves. Red felt became a scarce commodity; red fabric was in high demand. In one event that could be seen as a collective performance, participants went so far as to have the red square tattooed onto their skin.

Others, like those who put together the paper *Ceci n'est pas la matraque des profs contre la hausse*,¹³ used the power of words (à la Magritte) to affirm their refusal of violence masquerading as order. Among the many ingenious word plays that emerged were “Maple Spring,” “maNUfestation,” “manifestin,” “l'Oie spéciale” and “rêve général illimité.”¹⁴

ECONOMY OF MEANS

The urban space was not only occupied by an intellectual elite. The domestic sphere also came out onto the street to serve the cause—the almost-deafening banging of pots and pans being the most obvious example. Behind the scenes, in a show of solidarity, young men and women knitted red squares to be worn by protestors or tied around trees along protest routes. Formerly the domain of girls, the skilled art of “home economics” as it was once known, was revived in a context denouncing the forced impoverishment resulting from neoliberal policies. In an impressive show of efficiency and determination, the activists countered the economy of knowledge that some would like to see founded on market values, with an economy of means—using whatever resources they had on hand to produce anti-establishment objects and symbols. Some examples among many include the return of the artisanal printing press (École de la Montagne Rouge) and the printing of a popular magazine (*Urbania*).

Daily life also found its way into food metaphors that were more playful than threatening. The character of the “rebellious banana” and the declaration that “pepper is for steak” invested the fruit and condiment with political meaning, countering the authorities' announcement that the strike was illegal. The forces of law and order were also the object of easily recognizable satirical references, for example when the protestors dangled donuts on the end of fishing lines in front of a row of policemen who were missing out on their daily snack. Or the image of a steaming plate of “Poutine” on which “Bill 78” was written. Written with a capital “P,” the popular Quebec dish evoked the name of president Putin and the dictatorial Russian regime.

Individual protestors, who we here refer to as citizens, sometimes wore disguises, thus making themselves invisible. One wore a panda suit and cuddled police officers; others wore the omnipresent *Anonymous* mask. In contrast, some protestors confronted the masked and helmeted officers of the law fully naked or only partially clothed. The act of undressing—more a demonstration of having “nothing to hide” than a provocation—countered the symbolic force of the police uniform and the very real force of the baton.

Students were not the only ones occupying the streets. Citizens shared their critical stance toward the economy of knowledge and learning, the foundation of knowledge itself. In a context in which the law overrides social injustice, inciting civil disobedience, we would do well, within our respective disciplinary fields, to focus on what Rosi Braidotti, following Foucault, calls “epistemological disobedience.”¹⁵

13. This paper was created by a committee of the “Profs against the hike” group.

14. “MaNUfestation” (nu = naked) and “manifestin” (festin = feast) are humorous takes on “manifestation” (protest). “L'Oie spéciale” (special goose) is a play on “Loi spéciale” (special act/emergency legislation) and “Rêve générale illimitée” (general unlimited dream) refers to the “Grève générale illimitée” (general unlimited strike).

15. Rosi Braidotti, *La philosophie... là où on ne l'attend pas* (Paris: Larousse, 2009), 129 (Own translation).



Jérémie Battaglia, Un membre du Rabbit Crew manifeste dans Villeray | A member of Rabbit Crew protesting in Villeray, 2012.
photo : © Jérémie Battaglia



Jérémie Battaglia, Marche des juristes contre la loi spéciale | Lawyers marching against the special law, 2012.
photo : © Jérémie Battaglia



École de la Montagne Rouge, *L'état sauvage*, 2012.
photo : permission de | courtesy of l'École de la Montagne Rouge



Jérémi Battaglia, Casseroles dans Villeray avec Anarchopanda |
Pot-banging in Villeray with Anarchopanda, 2012.
photo : © Jérémi Battaglia

L'allusion faite par ailleurs à l'alimentaire a poursuivi la lancée vers une métaphorisation du quotidien dont la représentation s'avère plus ludique que menaçante. Qu'une banane se rebelle, qu'il soit déclaré que « le poivre, c'est fait pour le steak » court-circuite la banalité de l'aliment et du condiment en les investissant d'une dimension militante pour la première et déclarative pour le second, qui prennent de front l'annonce faite par les forces de l'ordre que « la manifestation est illégale ». Aussi, à la loi et à l'ordre se confrontent des références communes, voire triviales, tel ce beigne hameçonné au bout d'une canne à pêche qui tente de capter le policier en manque de son casse-croûte quotidien. Ou encore cette « Poutine » fumante sur laquelle on peut lire « loi 78 ». Orné d'une majuscule, le plat populaire québécois en vient ainsi à s'amalgamer avec le régime russe, considéré comme une dictature.

L'individu-manifestant, que nous appellerons ici le citoyen, la citoyenne, s'est couvert parfois et s'est rendu ainsi invisible. Il est devenu panda pour câliner les policiers ou s'est fait *Anonymous* parmi de nombreux autres *Anonymous*; ou encore, il ou elle se sera dénudé.e partiellement ou totalement, en un face à face avec des individus masqués et casqués portant l'uniforme de l'ordre et de la loi. Ici, le déshabillage, qui équivaut davantage à la démonstration performative d'un « rien à cacher » qu'à une provocation, se mesure à la force symbolique de l'uniforme policier et à la force réelle de la matraque.

Les étudiant.e.s n'étaient pas seul.e.s à occuper la rue : les citoyen.ne.s ont partagé avec eux et elles des postures critiques face à l'économie du savoir et de l'apprentissage, voire à ce qui fonde le savoir même. Ainsi, dans un contexte où la loi prévaut sur les injustices sociales, ce qui appelle à la désobéissance civile, ne faut-il pas penser également qu'à l'intérieur de nos champs disciplinaires respectifs, nous devons aussi mettre l'accent sur ce que Rosi Braidotti nomme, dans une voie ouverte par Foucault, la « désobéissance épistémologique¹⁴ » ? À sa suite, et dans un contexte où agir est primordial, nous croyons que « [l]orsqu'il nous arrive de penser, le défi n'est plus de se confronter avec l'éternité d'une raison pure, mais plutôt d'exprimer l'imperfection incarnée d'une pensée située, singulière, et en même temps collective¹⁵ ». Une pensée qui prend sa place dans une communauté d'esprits pour qui l'apprentissage du savoir doit se concevoir pour tous et toutes, dans la critique et au-delà des espaces normés de réflexion que la marchandisation de l'éducation voudrait bien cristalliser.

14. Rosi Braidotti, *La philosophie... là où on ne l'attend pas*, Paris, Larousse, 2009, p. 129.

15. Ibid., p. 9.

Marie-Ève Charron est critique d'art pour le quotidien montréalais *Le Devoir* et enseigne l'histoire de l'art à l'UQAM ainsi qu'au cégep de Saint-Hyacinthe. Elle fait partie du comité de rédaction de la revue *esse*. **Thérèse St-Gelais** est professeure d'histoire de l'art et directrice de l'Unité de programmes en études féministes (IREF) de l'UQAM. Pendant la grève étudiante, les auteures ont milité au sein du regroupement affinitaire Profs contre la hausse.

In a context that calls for action, we believe that “in our thinking, the challenge is no longer to grapple with the eternity of pure reason, but rather to express the inherent imperfection of situated thought that is both individual and collective.”¹⁶ This type of intellectual thinking finds its place in a community of spirits for whom knowledge and learning must be accessible to all, beyond the normative spaces that the commodification of education is seeking to reinforce.

[Translated from the French by Vanessa Nicolai]

16. Ibid., 9.

Marie-Ève Charron is an art critic for the Montreal daily *Le Devoir* and teaches art history at UQAM and CEGEP de Saint-Hyacinthe. She is also on *esse*'s editorial board. **Thérèse St-Gelais** is a professor of art history and director of the Unité de programmes en études féministes (IREF) at UQAM. During the student strike, the authors protested as part of the sympathetic “Profs against the hike” group.